

Le voyage comme dérive identitaire à travers la correspondance d'Alexandra David-Néel avec son mari

Fanny MARTIN QUATREMARE
Université de Grenade (Espagne)

Alexandra David-Néel naît à Saint-Mandé en 1868. Dès l'âge de cinq ans elle développe une passion pour le voyage. Grande lectrice, elle aime les livres de Jules Verne. Elle s'intéresse très tôt aux philosophes grecs, à Épictète en particulier, et aux différentes religions, son père étant protestant et sa mère catholique. Dans ses jeunes années d'adulte, elle fréquente d'une part, les milieux anarchistes en tant que disciple d'Élisée Reclus et Max Stirner, d'autre part la franc-maçonnerie (élevée au trente-troisième degré du *rite écossais ancien et accepté*), puis la société théosophique. Elle s'engage aussi en tant que féministe à travers la publication d'articles, en particulier dans *La Fronde*, le premier quotidien féministe créé par Marguerite Durand¹ ainsi que dans *L'Étoile socialiste*, hebdomadaire où elle développe des idées liant socialisme et bouddhisme. « Pour la vie » et « Le mariage profession pour femme » sont les essais les plus représentatifs de ses idées féministes. La liberté des individus, l'égalité des sexes, la liberté de vivre comme on l'entend, l'union libre, le contrôle des naissances ou encore l'indépendance économique des femmes sont des principes qu'elle revendique. Ces deux essais sont aujourd'hui disponibles dans un recueil posthume intitulé *Féministe et libertaire*. Or, Alexandra David-Néel se découvre surtout une passion pour les philosophies orientales, grâce au musée Guimet qui

1. Marguerite Durand, fondatrice de *La Fronde*, fut, comme Alexandra David-Néel, actrice, journaliste et féministe. Malgré l'arrêt du quotidien en 1905, les deux femmes ne se perdront pas de vue.

vient d'ouvrir ses portes (1889) à Paris. Elle s'inscrit en tant qu'auditeur libre à la Sorbonne, où elle étudie le sanskrit auprès du professeur Sylvain Lévi. Pour payer ses voyages de façon indépendante, elle devient chanteuse lyrique, après avoir obtenu un premier prix de chant au conservatoire de Bruxelles.

Lors d'une tournée à Tunis en 1900, Alexandra rencontre Philippe Néel avec lequel elle se marie en 1904. Elle abandonne alors l'Opéra pour se consacrer à l'orientalisme et au journalisme et devenir femme de lettres. C'est finalement en 1911 qu'Alexandra part pour son grand voyage en Asie qui durera quatorze ans. Elle débarque en septembre 1911 à Ceylan (Sri Lanka actuel), elle traverse toute l'Inde du sud au nord jusqu'au Sikkim. Elle parcourt le Népal, alors interdit aux étrangers, et se dirige vers le Tibet. Expulsée du Sikkim par les britanniques pour y être entrée sans autorisation, Alexandra sillonne alors la Birmanie, le Japon, la Corée, et la Chine où elle mène durant trois ans une vie studieuse au monastère de Kum-Bum. Mais son rêve est de faire le long et dangereux périple vers la ville interdite de Lhasa. Cette véritable épopée, à travers la Chine et le Tibet, va durer trois ans (1921-1924).

Ce voyage la rendra célèbre, à la fois comme écrivaine et comme exploratrice. Notoriété méritée car cette femme téméraire a été la première européenne à vivre au Tibet comme une tibétaine, à séjourner à Lhasa et à surmonter d'innombrables obstacles. Mais, elle est aussi l'une des premières à pouvoir parler des religions et des philosophies bouddhistes, en tant que spécialiste ayant vécu auprès de grands maîtres tibétains. Sa vie donne l'exemple d'une recherche inlassable de connaissance et de sagesse dans les enseignements du Bouddha. Elle témoigne également d'un savoir obtenu grâce à ses expéditions : savoir qu'elle partage dans ses récits.

Dès son embarquement au port de Marseille, Alexandra maintiendra une fidèle correspondance avec son époux Philippe Néel et ses lettres seront son véritable journal de voyage. Elles respectent toutes en effet les règles du genre en indiquant précisément sa position dans l'espace et le temps et en exposant ses rapports aux autres. Le point de vue temporel et spatial définit sa qualité d'exploratrice, sachant qu'un voyage d'exploration se distingue complètement d'un

voyage touristique, limité à une période donnée. Le rapport à l'altérité apparaît à travers l'évocation de ses ressentis corporels et de ses jugements personnels. Enfin, le journal présenté sous une forme épistolaire accentue la dimension intime du voyage avec des lettres destinées, en principe, à une seule personne.

Cette identification de la correspondance au journal de voyage apparaît dans les nombreux rappels qu'Alexandra David-Néel fait à son époux en lui indiquant que ses lettres constituent la seule et unique relation de ses aventures. Elle lui écrira à plusieurs reprises de les conserver soigneusement pour ses futures publications. L'épistolière se définit nettement comme voyageur-écrivain et ses lettres s'ajoutent au nombre incalculable de documents, d'ouvrages et d'objets² amassés pendant ses quatorze années de voyage.

Cette écriture lui permet de présenter son voyage d'une manière très réaliste. Mais il relie aussi les découvertes géographiques à des développements philosophiques et intérieurs. La caractéristique principale de cette longue expédition tient en effet au fait que la mobilité intérieure prend le pas sur sa mobilité géographique. C'est ce que montrera cette étude en observant le rôle du voyage et de l'écriture dans le dépassement physique, psychologique et spirituel de l'exploratrice. Elle interrogera pour cela la façon dont les deux formes littéraires que sont le journal de voyage et la correspondance se combinent pour transformer la pérégrination de l'auteure en voyage intime, introspectif et paradigmatique d'un projet féministe.

I. Marcher et se surpasser

Dès le début de son voyage, l'exploratrice prend l'habitude de raconter à son époux les étapes de son parcours ainsi que ses mésaventures. Mais en plus de ces informations propres à tout

2. Tous ces documents amassés au long du voyage, essentiellement des livres tibétains mais également de nombreuses notes prises auprès de maîtres lamas, de questions posées directement au Dalaï Lama et au Tashi Lama, sont présents aux archives de la Maison Alexandra-David-Néel à Digne-les-Bains et au musée Guimet à Paris dont l'exploratrice fit ses principaux légataires à sa mort.

journal de voyage, sa correspondance se distingue par sa capacité à élaborer d'authentiques scènes romanesques et rocambolesques dont le personnage principal est elle-même. En lisant ses aventures il nous semble parfois nous trouver face à des romans de Jules Verne ou de revivre les péripéties de *Don Quichotte* qu'elle aimait tant !

Et maintenant, c'est le drame... Le drame c'est l'orage éclatant de toutes parts, en dessus et en dessous, éclairs sous les pieds et sur la tête et pluie, oh ! Quelle pluie ! Enfin quoi ! J'ai un bon imperméable et mon casque est assez grand pour servir de parapluie. On marche sans trop s'inquiéter des contingences et on gagne Gangtok, mais arrivés au bas de la colline sur laquelle perche la capitale du Sikkim, ce n'est plus pleuvoir c'est je ne sais quoi que je n'ai jamais vu ; nous arrivons sur le plateau et, là, la rafale est telle que nous recevons avec la pluie tout ce que la trombe entraîne, branches d'arbres, objets arrachés. Je crois un instant que mon poney et moi allons être balayés dans la vallée avec tout le reste. On ne voit pas devant soi, aveuglé, suffoqué et tout à coup pour nous achever une grêle drue avec des grêlons de la grosseur d'une noisette nous crible. Mon casque que je tiens d'une main me protège le visage mais ma pauvre main, heureusement gantée, est violemment meurtrie. Quant au cheval il n'a pas de casque et commence à s'affoler. Je le tiens de mon mieux et vraiment, je montre quelque bravoure en cette circonstance critique avec ce contrebas de trois cents mètres au moins, à ma droite³.

Cette lettre du 23 avril 1912 illustre des faits réels en s'appuyant sur plusieurs procédés littéraires comme la gradation, l'exagération et un rythme accéléré. L'épistolière nous plonge dans son récit comme saurait le faire un romancier. De toute évidence, le récit de voyage est un genre difficile à cerner, non seulement par les diverses formes qu'il peut emprunter (carnet de route, lettres ou journal intime), mais surtout en raison des divers genres utilisés tout au long du récit (comique, tragique, argumentatif, narratif, descriptif). De plus, comme le remarque Sophie Moirand dans *Situations d'écrit*⁴, le

3. Alexandra David-Néel, *Journal de Voyage, correspondance avec son mari, Édition intégrale (1904-1941)*, PLON, Paris, 2016, p. 153. (Numéro de page dans le texte pour les références suivantes.)
4. Sophie Moirand, « Situations d'écrit », Clé International, Paris, 1979, *Canadian Modern Language Review*, 38(2).

scripteur d'une lettre écrit d'une façon ou d'une autre en fonction des diverses conditions de production qui englobent la communication écrite, comme le statut, le rôle et la relation du scripteur par rapport au récepteur mais aussi en fonction des situations de communication durant le voyage. L'épistolier est en effet influencé par le lieu où il écrit, le vécu et les sensations expérimentées. Néanmoins, comme l'indique Véronique Magri-Mourgues, quelle que soit la forme choisie par l'écrivain, l'une des constantes du genre viatique reste la forme du récit personnel et authentique. Et quelle que soit la forme choisie (épistolaire, autobiographie ou a posteriori) : « Ces trois modes de relation font de ce "je" un héros aux deux sens du terme, personnage principal d'une narration mais aussi aventurier exposé à des rencontres insolites et à des découvertes édifiantes⁵. » Ici, la combinaison de styles et d'histoires (tragiques, comiques, saugrenues, insolites) répond aux attentes du lecteur de ce genre de récit. Et le voyageur utilisera un certain type de discours et un registre donné en fonction de ses expériences vécues – tout en ayant pour principal but de rendre son récit le plus transparent possible afin que le lecteur apprécie la lecture et puisse voyager avec lui.

Dans ce cadre, Alexandra David-Néel choisit de suivre un schéma plus au moins régulier pour retracer le récit de ses aventures. L'exploratrice débute notamment par une 'mise en bouche' avec un résumé de son itinéraire permettant au lecteur de se faire une idée de la distance parcourue : « De Piemonchi on a été à Dentam en s'arrêtant au monastère de Sangatchelli où le Kumar⁶ avait fait mander quatre anachorètes vivant dans les forêts. Ah ! Pour pittoresques, ils l'étaient ! » (233) Cette ouverture du récit indique le ton qui suivra, parfois tragique, parfois comique selon l'expérience. Ensuite, elle fait un minutieux rapport en précisant la distance parcourue en kilomètres, l'altitude atteinte si elle la connaît et/ou l'heure de départ : « Je me suis hissée aux 5 000 m d'altitude et même un peu plus haut » (176) ; « La route est longue : six heures de

5. Véronique Magri-Mourgues, *Le Voyage à pas comptés. Pour une poésie du voyage au XIX^e siècle*, Paris, Champion, « Lettres numériques », 2009.

6. Prince héritier et futur maharadjah du Sikkim.

marche sans arrêt » (186). Ces renseignements, purement informatifs, viennent attester de la résistance physique de la voyageuse. La description météorologique est également une constante dans son récit de voyage, l'objectif étant de préciser qu'elle ne recule devant rien, en plus d'être très sensible à la nature et à ses avertissements : « Oui, tous ces jours passés sous la tente avec de trois à quatre degrés à midi et un vent terrible ont été durs » (176). Ce rapport au temps la distingue des simples touristes qui changeraient leur itinéraire à la moindre goutte de pluie. D'ailleurs, elle compare parfois ses expéditions à celles d'autres explorateurs reconnus de son temps, comme Pelliot⁷, en prouvant qu'elle a plus de mérite et de courage, dans la mesure où elle court plus de risques qu'eux, sans détenir pourtant, les mêmes moyens économiques.

La plupart des explorateurs s'en vont en compagnie et même ceux qui comme Pelliot qui est maintenant à Pékin (attaché militaire) n'ont droit, de même que moi, qu'au titre plus humble de voyageurs, ont toujours plusieurs hommes à leurs niveaux avec eux. Maintenant, en y réfléchissant, peut-être se privent-ils ainsi d'une partie du charme de l'aventure qui consiste précisément « à sortir de sa peau », à devenir un autre et vivre une foule de sensations neuves. Ces messieurs, le soir, en buvant leur café, dans leurs tentes, doivent parler de paris, de théâtres, de courses, de femmes... que sais-je ? D'une foule de choses inadéquates avec l'ambiance et qui éloignent la meilleure part des impressions qu'on peut y recueillir ! Ah je ne les envie certes pas ! Ils ne connaîtront jamais combien de rêve et de poésie l'on peut envelopper dans une houpelande crasseuse de peau de mouton, près d'un grand feu de bouse de yack, une écuelle de thé au beurre à la main, tandis que les sauvages de la caravane, autour d'un brasier un peu distant, chantent les aventures de Guésar, le Conquérant des hommes du pays de Hor... » (543).

La narratrice aime accompagner son récit d'éléments qui révèlent sa proximité avec le terrain et les risques encourus comme par exemple traverser des torrents dangereux, descendre une pente de

7. Paul Pelliot (1878-1945), célèbre archéologue, philologue et tibétologue français chargé de nombreuses missions en Asie et auteur de plus de huit cents articles érudits sur l'histoire de la Chine, de l'Indochine, de la Mongolie et de l'Asie centrale jusqu'à l'Iran.

« pierres croulantes », entrer dans une jungle pleine de sangsues, passer plusieurs jours sans manger ou encore avancer durement lors d'une tempête de grêle provoquant blessures et hématomes. En effet les intempéries augmentent la difficulté des randonnées : « Maintenant c'est fini de rire. Il s'agit de grimper à pic sous un soleil aride. C'est dur, très dur. Je suis partie de Gangtok le jour même où je commençais à être fatiguée et j'ai des palpitations de cœur et des tendances à prendre un coup de soleil malgré mon casque » (212). Alexandra se plaît à insister sur l'ampleur de sa performance.

Cette excursion aurait été considérée comme fort hardie pour un homme jeune et robuste, qu'une femme de mon âge l'entreprît pouvait passer pour pure folie, néanmoins mon succès est complet, mais l'on m'offrirait un million pour recommencer l'aventure dans les mêmes conditions que je crois bien que je refuserais (733)⁸.

Ses descriptions mettent en valeur sa force et sa capacité à faire face aux dangers de la nature (intempéries, animaux sauvages) et à la violence des hommes (zones de conflits ou rencontre avec des brigands). Son écriture vise alors à démontrer qu'elle est bien une véritable exploratrice, prête à affronter des épreuves difficiles pour atteindre son but. Alexandra cherche à prouver sa force, physique et mentale, à son époux mais aussi à elle-même. Elle montre, comme l'indique le philosophe Émeric Fisset à propos du randonneur : « C'est dans le rythme et l'effort, dans la confrontation quotidienne avec le terrain et les éléments, dans l'action qu'il puise sa force, c'est la tension du but à atteindre qui l'amène à se dépasser⁹. » À partir du moment où le voyageur s'abandonne au temps, lorsque ni l'heure, ni les obligations ne comptent, il est alors confronté à lui-même et il a la possibilité de s'écouter pleinement. C'est en se débarrassant des contraintes du temps, ne calculant et ne planifiant plus, que l'on vit réellement le voyage et entre en contact avec notre véritable moi qui dicte les différentes étapes et la direction à suivre,

8. Lettre du 28 février 1924 écrite depuis Lhassa.

9. Émeric Fisset, *L'Ivresse de la marche. Petit manifeste en faveur du voyage à pied*, Collection petite philosophie du voyage, Paris. Transboréal, 2015, p. 23.

aussi bien géographique que spirituelle. Cette libération permet à Alexandra David-Néel de mieux comprendre à chaque excursion tout en poussant les limites de son corps.

Cette recherche du dépassement de soi devient rapidement un besoin chez elle et il trouve sa consécration dans son dernier périple, de près de deux mille kilomètres à pied, déguisée en mendicante, vers la cité interdite de Lhassa qu'elle atteindra en 1924. Alors que son départ était motivé par le désir d'enrichir ses connaissances sur le terrain, il s'avère que le but ultime de son voyage est l'exploration d'elle-même, sachant qu'aucune femme occidentale n'a jamais réalisée cette expédition auparavant.

Les lettres dévoilent ce but qui consiste à présenter une pratique de la marche comme principe de vie mais surtout comme source de bien-être : « Tant que je chevauche ou que je marche cela va à peu près. Mais, dès que je m'arrête, rhumatismes et, chose singulière, un retour de mon ancienne neurasthénie m'assaillent » (635). La marche lui apporte la liberté de regard, de mouvement et de choix complètement adéquate pour une femme qui se revendique anarchiste et féministe. Cette marche à travers des pays inconnus, lui permet de s'abandonner au temps et à l'espace. Elle ne s'arrête pas à un endroit ou une heure précise, elle vit le moment présent : le *Kairos*, ce moment favorable au temps qualitatif auquel Aristote, Heidegger ou encore Ricœur ont profondément réfléchi. Alexandra David-Néel comprend et expérimente le *Kairos* à travers le binôme de la marche et de l'écriture. Ces deux éléments indissociables lui permettent d'atteindre une nouvelle vision et une meilleure qualité de vie.

Lors de ses explorations, Alexandra ne s'arrête que lorsque son corps ou la nature le lui demandent. Le voyage se révèle dépendant de son corps, de son mental et des conditions naturelles rencontrées. Entre marche et étude des philosophies orientales, le voyage lui offre sans cesse de nouveaux horizons personnels, spirituels et professionnels. En effet, Alexandra ne perd jamais de vue son objectif principal : son travail : « Je suis venue, ici, pour faire quelque chose comme écrivain, quelque chose qui me serve dans la carrière que je poursuis, je pense qu'il est sage de placer ce but en première ligne... » (109). Cette écoute de soi et la transformation de toutes ses

pérégrinations en étude des enseignements bouddhistes lui donnent des réponses à des questions existentielles. Sans l'alliance de ces deux éléments, Alexandra David Néel n'aurait sans doute pas atteint un tel niveau de réflexion sur la recherche de la sagesse.

II. Voyager pour s'instruire

En effet, le journal de voyage d'Alexandra ne se borne pas à la description de ses itinéraires, mais raconte également un voyage vers la connaissance de soi et des philosophies orientales.

Travailleuse obstinée, David-Néel rédige beaucoup d'articles en rapport avec l'Orient. Elle étudie auprès d'érudits, et elle conserve précieusement toutes ses notes¹⁰. Elle évoque dans ses lettres les livres qu'elle projette d'écrire, les traductions de textes sacrés, et les multiples documents qui peuvent l'aider pour ses études orientalistes¹¹. Éprouvant une soif insatiable de connaissance, elle a continuellement besoin d'accroître ses savoirs et elle fait régulièrement part à son époux de tous ses progrès dans l'apprentissage du Sanskrit ou du tibétain, en plus de tous les événements extraordinaires vécus tout au long de son expédition. En Inde, par exemple, elle s'entretient avec des brahmanes et avec des sannyâsins¹². Elle approfondit sa connaissance de l'hindouisme et projette d'écrire un livre sur le Vedanta¹³. Mais c'est au Sikkim et au Tibet qu'elle fera ses plus belles rencontres. En 1912, elle obtient une audience auprès du XIII^e Dalaï Lama à Gangtok (Sikkim) ce qui lui vaudra une première consécration avec la publication de son article au *Mercure* de

10. Beaucoup des notes prises auprès des Gompchen, pandits ou érudits de son voyage en Asie sont conservées aux archives de la Maison Alexandra-David-Néel à Digne-les-Bains.

11. De même un grand nombre de ces documents se trouvent aux archives de la Maison Alexandra-David-Néel.

12. Sannyâsin : homme ou femme qui a reçu l'initiation et qui mène une vie errante, passant de lieu saint en lieu saint, consacrant sa vie à la réalisation du Brahman (la réalisation du Soi).

13. Vedanta : textes sacrés anciens sur lesquels se fonde l'hindouisme.

France¹⁴ en 1912, signé Alexandra David¹⁵. La même année, elle fait la connaissance de Kumar (Siddéong Tulku de son nom religieux) : chef religieux du Sikkim et prince héritier de ce petit état tout au nord de l'Inde. Une belle amitié se nouera entre Alexandra et Kumar et elle réalisera ses plus belles excursions dans l'Himalaya, à ses côtés.

Alexandra se procure enfin une autorisation pour visiter le Népal, interdit aux étrangers. Ce magnifique pays lui inspirera un livre : *Au cœur des Himalayas*. Mais c'est encore au Sikkim qu'elle fait la connaissance de l'impressionnant Gomchen de Lachenv¹⁶. Elle le décrit comme une sorte de géant avec une natte qui lui tombe au talon et un regard qui brille d'une lumière : « sorte d'étincelle, que donnent les pratiques yoguistes ». Il acceptera de devenir son maître spirituel et lui transmettra les enseignements secrets des grands maîtres tibétains. Mais pour les obtenir, elle devra d'abord vivre une retraite dans un ermitage : une caverne dans l'Himalaya à 4 000 mètres d'altitude, pendant près de deux ans (1914-1916). Ces aventures donneront naissance à deux ouvrages : *Mystiques et magiciens au Tibet* et *Les enseignements secrets des Bouddhistes tibétains*¹⁷. Cette vie perchée sur les hauteurs himalayennes lui vaudra les plus beaux souvenirs de sa vie, reproduits par les plus poétiques descriptions de paysages dans ses lettres.

Un peu plus tard, partie à la découverte du Tibet jusqu'au monastère de Shigatze, Alexandra a l'opportunité de connaître le Tachilama (ou Panchen-lama), deuxième personnage après le Dalai-lama et réincarnation du « Bouddha de la lumière infinie ». Cette incursion au Tibet lui vaut son expulsion du Sikkim en septembre 1916,

14. Alexandra David, « Auprès du Dalai Lama », *Mercure de France*, 1912, I-X, p. 466-476.

15. Cet article a récemment été réédité et republié en un tirage exclusif par les Éditions Fata Morgana pour l'anniversaire du centenaire de sa naissance en 2018 : Alexandra David-Néel, *Auprès du Dalai-Lama*, Éditions Fata Morgana, Fontfroide le Haut, 2018, p. 40.

16. Gomchen : chef des lamas du village de Lachen.

17. Alexandra David-Néel, *Mystiques et magiciens du Tibet*, éditions Plon, Paris, 2011 / Alexandra David-Néel, *Au cœur de l'Himalaya*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2004.

toutefois Alexandra gardera pour toujours un souvenir émerveillé de ces années passées dans l'Himalaya. D'ailleurs, cette expulsion ne l'empêche pas de continuer ses pérégrinations à la poursuite de la connaissance, à travers la Birmanie, la Corée, le Japon, puis la Chine, d'abord à Pékin, puis au monastère de Kum-Bum près du Koukou-Nor. Elle va y rester près de trois ans et y mènera une vie studieuse : « Pour qui aime les livres, Kum-Bum est un paradis » (Lettre du 19 novembre 1919). Elle y entreprendra une traduction du Prâjnâparamita : immense poème de cent mille vers, quintessence de la doctrine bouddhique¹⁸.

L'écriture de ses lettres accompagne cette recherche lui offrant un laboratoire d'écriture, un aide-mémoire au service de ses futurs travaux et une preuve de l'utilité de son voyage en réponse à l'insistance de Philippe Néel de la voir revenir auprès de lui. Elle lui présente notamment les marques de reconnaissance et d'estime dont elle fait l'objet tout au long de ses déplacements et son importance grandissante en Asie. De nombreuses fêtes et repas ont lieu en son honneur. À Ceylan elle a la chance d'être accueillie, de manière privilégiée, par des danses et des chants de petites filles brahmines à son arrivée au Temple de Rameswaram, en novembre 1911 (88). Ou bien lors de son retour à Gangtok, elle assiste à des processions de bienvenue en son honneur (286). Et quand elle parvient au monastère de Kum-Bum, elle verra : « des gens se prosterner le front dans la poussière sur son passage » (518). L'admiration atteindra son plus haut degré à Kum-Bum lorsqu'Alexandra devra « bénir » les gens sur sa route. Ceci la désignant comme une autorité bouddhiste et lui donnant ainsi la plus belle légitimation de son périple en quête de sagesse (534). Cependant, n'oublions pas qu'Alexandra reste toujours critique et qu'elle reçoit ces honneurs avec une pointe d'humour. Elle ne manque pas de commenter dans ses lettres, les présents de toutes sortes qu'elle reçoit et qui illustrent le respect et les égards dont elle est l'objet. Certains de ces objets seront plus tard

18. Alexandra David-Néel *Initiations lamaïques*, Éditions Adyar, Paris, 1999.

rapportés et exposés dans sa chambre dite « tibétaine¹⁹ ». Son journal de voyage constitue en ce sens un véritable inventaire des présents reçus, les plus représentatifs étant pour elle, l'écharpe lamaïque et la robe de Lama :

En fait de cadeaux, le Nouvel An m'a apporté une superbe robe de lamani (lama femme) de haut rang. Robe qui a été dûment consacrée selon les rites lamaïstes, ce qui en fait un objet tout autrement précieux que celle que l'on pourrait acheter. Parce que revêtir une robe achetée ne serait qu'une mascarade, tandis que j'ai le droit de porter légitimement la mienne, et ceci n'est-il pas un savoureux souvenir de voyage que d'avoir pris rang parmi des lamas tibétains. J'y vois plus que cela ; une marque de sympathie et de respect des lamas himalayens et ceci, comme tout témoignage de ce genre, est toujours bienvenu (290).

Mais l'une des plus belles marques de reconnaissance sera le nom que lui attribue son maître spirituel, à la fin de sa retraite dans l'Himalaya : « lampe de sagesse ». Ces présents la rendent heureuse car ils confirment son acceptation en tant qu'autorité bouddhiste. Il en sera de même à la fin de son voyage, avec les sollicitations d'articles des journaux occidentaux.

Je reçois ce matin une lettre du président de la Société de géographie de Paris me félicitant de mon voyage et en me demandant une relation pour le bulletin (753). J'ai reçu une bonne lettre de Sylvain Lévy, le grand sanskritiste, professeur au collège de France tout de suite il veut publier un inventaire détaillé des livres tibétains que j'ai amassés et il veut que je fasse un cours à la Sorbonne (758).

Elle complète en écrivant : « J'ai reçu, aussi, une lettre du grand éditeur de New York, C^{ie} Macmillan, qui me prie de lui envoyer, avant de soumettre à d'autres éditeurs, le manuscrit de mes aventures de voyage au Tibet » (758).

19. À son retour en France en 1925, Alexandra David-Néel cherchera une demeure où y amasser ses possessions et où se consacrer à sa carrière d'écrivain. C'est en mai 1928 qu'elle achète sa demeure à Digne-les-Bains qu'elle surnommait « Samten Dzong » (Résidence de la Réflexion) aujourd'hui convertie en musée d'écrivain. La maison est conservée telle qu'elle était à l'époque et la chambre tibétaine d'Alexandra David-Néel, suscite encore aujourd'hui un vif intérêt du public.

Alexandra a atteint à ce moment précis, ce qu'elle souhaitait au plus profond d'elle-même, à savoir la reconnaissance du monde orientaliste en Occident, le respect de ses confrères (érudits, spécialistes) malgré sa condition de femme. En ce sens la mobilité lui offre ce que la sédentarité n'aurait pu lui donner : en effet, se faire une place dans le monde orientaliste européen était presque impossible pour une femme de son époque, il fallait alors partir et se démarquer des orientalistes de bureau. Ses lettres deviennent de véritables témoignages de l'immense travail réalisé au cours de ces quatorze années passées en Asie (il était initialement convenu avec son époux que son voyage ne durerait que quelques mois). Elles l'aident à démontrer cet époux que le voyage lui apporte trop de nouveaux enseignements, trop de réponses à ses questionnements et trop de félicitations pour être interrompu. Toutes ces marques de reconnaissances se transforment en arguments irréfutables. À cela s'ajoutent les manifestations de bien-être, de bonheur et de satisfaction personnelle par rapport à son évolution aussi bien sur le plan professionnel que personnel. Le développement de ses connaissances et de ses capacités physiques lui apporte un rayonnement intérieur qui lui permet de mieux se comprendre et d'avancer dans sa quête spirituelle. Ses lettres témoignent de ce voyage intime, de l'acheminement de ses pensées et de l'affirmation de ses choix et de sa personnalité.

III. Le voyage intérieur : bouddhique, féministe...

Le caractère spontané de la lettre (écriture *in situ*) fait émerger une véritable définition de l'épistolier proclamant sa vocation et ses pensées. Elle insiste de façon récurrente sur le voyage comme raison d'être :

Au fait, je crois que cela m'a toujours été et me serait plus que jamais pénible de demeurer quelque part. Drôle et inconcevable idée qu'ont les gens de s'attacher à un endroit comme des huitres à leur banc, quand il y a tant à voir de par le monde et tant d'horizons divers à savourer (Lettre du 24 juin 1913 (276)).

Alexandra identifie la vie sédentaire à une vie sans émotion, sans activité, sans découverte et sans possibilité d'apprendre. Depuis son plus jeune âge, le besoin de fuir de la demeure familiale, de connaître et de parcourir le monde a toujours été sa devise de vie. De plus, elle relie ce besoin de mobilité à son être qu'elle considère comme essentiellement philosophique : « Les chiens aboient, les chats miaulent, c'est leur nature, moi je philosophe, c'est la mienne, cela est tout aussi spontané et involontaire et n'a pas plus d'importance » dit-elle le 7 septembre 1915 (388). Elle s'interroge profondément sur le sens de l'existence, la mort, les religions et la condition humaine. Dans la correspondance avec son époux, toutes ces questions émergent régulièrement. Elle fait aussi de nombreux retours sur son enfance douloureuse, sur ses craintes, ses maux, ses souhaits, considérant que le passé révèle toujours ce que nous sommes au présent.

Enfin, en plus de l'aider à philosopher sur son être propre, ses voyages sont aussi indissociablement liés à sa condition de bouddhiste. Elle se considère comme bouddhiste malgré elle : « Je ne crois pas que l'on aille par un choix à cette voie du Nirvritti, c'est elle qui s'ouvre devant nous » (301), dit-elle le 12 mars 1914. Elle explique souvent comment elle a trouvé sa voie et donné sens à son existence. Et elle aime expliquer que cette voie s'est présentée à elle, non seulement car elle répondait à tous ses questionnements, mais aussi parce qu'elle lui avait octroyé un rôle précis, celui de divulgatrice. Elle compare son exaltation pour le bouddhisme à ceux des grands prophètes ou des pionniers scientifiques :

Mon grand cher, bons baisers de l'amie lointaine, ingrate et égoïste, penses-tu... peut-être. Ce doit être l'avis d'Éva²⁰ l'avis de bien d'autres ! Pourtant, si personne au monde n'avait vécu sa vie et suivi sa chimère, où serions-nous ? Si tous avaient renoncé à cela qui les appelait, tous les *Bouddha*, les *Christ*, les prophètes sociaux ou les pionniers de la science, si tous s'étaient coupé les ailes à l'angle du foyer, devant quelque devoir – il n'est personne qui n'en ait –, imagine-t-on les limbes blafards dans lesquelles nous serions plongés (451).

20. Sœur de Philippe Néel et donc belle-sœur de l'épistolière.

Elle démontre qu'il s'agit d'un mouvement inhérent à son être : comme un appel pour le bien de l'humanité. Elle est persuadée que cette recherche sur la signification de l'existence et sur la quête du bonheur, sera utile pour tous ses lecteurs et donc pour la société. Les lettres lui procurent un espace de réflexion où elle peut d'un point de vue externe dresser son autoportrait et tenter de trouver une explication à ses goûts et à ses attractions. Le journal de voyage devient ici un journal de travail sur les véritables enseignements du Bouddha, et un journal intime sur la découverte d'une voie intérieure et spirituelle.

Néanmoins, cette quête ne va pas de soi. De nombreuses lettres reviennent sur un passé douloureux. David-Néel doit également justifier son droit à la liberté malgré sa situation maritale. Les lettres trahissent la difficulté de déroger aux règles sociales des femmes en situation de couple. Elles insistent notamment sur le peu de reconnaissance que son époux lui manifeste : « Te doutais-tu très cher que je passais, dans ce milieu universitaire, pour “avoir une compétence incontestée en matière d'éducation morale” comme dit la lettre circulaire. Non n'est-ce pas?... Jamais on n'est grand homme pour ses intimes ! » (98) écrit-elle à Philippe Néel dans sa lettre du 3 décembre 1911. C'est la reconnaissance de son époux qu'elle aurait aimé obtenir. D'où son incessante insistance sur les compliments et sur les marques de respect qui lui sont adressés. Qui d'autre à part elle, aura eu l'honneur de prêcher le bouddhisme devant des hindous ? Les orientalistes de Paris en auraient-ils été capables ? Comment son époux refuse-t-il de voir cela ?

Elle cite les paroles d'autres admirateurs de sa volonté et de son courage. Ainsi le porteur du maharadja qui lui fournit des provisions lui dit-il : « Ce n'est pas un endroit pour des hommes ordinaires, c'est bon pour des Sadhus, seulement, de vivre ici ». Le mot *sadhu* (littéralement le saint) est le terme couramment utilisé dans le langage familier des hindous, désignant les *sannyāsins* (379). Le fait de rapporter ces paroles démontre à quel point elle pouvait être source d'admiration, que ce soit pour ses idées, ses connaissances ou encore pour ce qu'elle faisait : « La gent pontificale me regarde avec respect et ébahissement pour être restée si longtemps à causer

avec l'incarnation de *Chenrési*²¹. » Lettre du 14 avril 1912 (147) Ce qu'elle espère en réalité c'est que ces marques d'étonnement et de respect soient également ressenties par son destinataire.

Néanmoins, Philippe Néel ne lui octroiera jamais cette satisfaction. Comme elle l'écrit dans sa lettre du 3 décembre, elle n'est pas un grand homme pour son époux et sa conception de l'amour et du mariage, révélées dans la correspondance de l'exploratrice, se révèlent alors fort différentes des normes sociales de son époque. Pour Alexandra la liberté était cruciale et son époux la lui a consentie même s'il ne percevait pas la vie de couple de la même façon. Les lettres montrent finalement, que le voyage ne consiste pas seulement à cheminer en terres inconnues, mais à faire bouger les idées reçues sur la position de la femme dans le couple et dans l'univers universitaire en Occident. Au fil de l'écriture du voyage, Alexandra David-Néel se dévoile en effet en profondeur et présente son ressenti face à une culture occidentale patriarcale et monoreligieuse. Par ailleurs, elle se rend progressivement compte qu'elle préfère la solitude, la méditation et la nature plutôt que la vie mondaine, dite « civilisée ». Pour être elle-même à part entière, elle a dû s'éloigner de sa société, de son pays et de ses mœurs. Son incapacité à supporter une vie sédentaire tient peut-être à son refus d'accepter une position subalterne. Nous observons une femme qui se sent profondément différente du milieu bourgeois de son époque ; pour elle, la vie ne se conçoit pas sans le voyage parce qu'elle-même ne se conçoit pas dominée. « L'obéissance c'est la mort²² » dit-elle en guise d'introduction de son essai « Pour la vie » et elle le conclut comme suit, déjà en 1907 :

L'existence individuelle étant la seule raison connue, la seule fin de l'homme, ne devrait-il pas la préserver, la défendre contre tout, contre tous, sans jamais souffrir qu'on lui impose le sacrifice de la moindre partie de cette vie, seule chose qui lui appartienne véritablement.

21. *Chenrési* : le Dalai Lama, considéré comme l'incarnation du Bouddha de la compassion.
22. Alexandra David-Néel, *Féministe et libertaire, écrits de jeunesse*, Paris, les Nuits rouges, 2013, p. 15.

Quiconque entrave la vie d'un homme, l'empêchant de vivre pleinement en toutes ses facultés, en tous ses besoins, attente à son existence, car il ne la supprime pas instantanément par la mort, il l'amoindrit, lui retranchant tous les instants pendant lesquels l'individu, cédant à la contrainte, a agi ou s'est abstenu contrairement à son impulsion propre ; en un mot, a cessé de vivre sa vie pour devenir un instrument entre les mains d'autrui²³.

Le voyage permet à David-Néel d'atteindre ses idéaux féministes. Il permet également à Alexandra de prendre conscience du rôle de l'écriture de voyage, épistolaire et intime. Il transforme aussi la mobilité en source de bonheur et la marche en moyen de se surpasser ou, pour le dire autrement, d'être soi. Ses réflexions de l'auteure, toujours basées sur la philosophie bouddhiste mettent en évidence le moi intérieur d'un être tourmenté, souhaitant atteindre le bonheur et la sagesse grâce aux enseignements philosophiques asiatiques et grâce à ses propres contemplations. Ses lettres représentent finalement un parcours spirituel – en plus d'être culturel et géographique. Elles décrivent la progression de son être vers la sagesse.

IV. Conclusion

Écrire le voyage au fil de ses lettres permet de donner à la mobilité une dimension intime tout en dessinant une image de soi dirigée vers un destinataire spécifique. Dans le cas d'Alexandra David-Néel, les lettres lui permettent d'affirmer son importance en tant qu'orientaliste, de certifier ses connaissances et ses prouesses²⁴ en tant qu'autorité bouddhiste et de raconter ses performances en tant qu'exploratrice. L'écriture valide à la fois son savoir, mais la met aussi en valeur elle-même. Quel que soit le thème évoqué dans son

23. Alexandra David-Néel, *Féministe et libertaire, écrits de jeunesse, op. cit.*, p. 78.

24. Parmi les prouesses d'Alexandra David-Neel on peut citer en premier lieu sa randonnée à pied, dans l'Himalaya jusqu'à Lhasa, mais aussi sa retraite dans une caverne à 4000 mètres d'altitude auprès d'un grand maître tibétain dont elle suit les enseignements, et où elle acquiert un certain nombre de techniques comme « tumo » (pratique qui consiste à générer de la chaleur dans son corps en cas de froid extrême).

journal, on constate en effet une forte valorisation de sa personne, ce qui en dit long sur sa personnalité et sa force de caractère.

Par ailleurs, le récit de voyage montre que le rapport au temps et à l'espace de l'explorateur est toujours, intrinsèquement, un rapport à soi car le voyageur, « marqué par cette force intérieure qui est requise lors des déplacements énergétivores et risqués effectués en régions éloignées²⁵ », se comporte d'une tout autre façon que dans sa zone de confort et atteint une connaissance de soi inédite, qu'il n'est possible de découvrir que dans ce type de situation. Le récit de voyage rend compte de la « dépossession de soi accélérée » lorsque l'explorateur « se retrouve seul avec lui-même, luttant pour sa survie » (227). Lors du voyage le randonneur perd l'identité qu'il détient dans son entourage familial pour atteindre sa personnalité profonde. S'étant détaché de toute contrainte, de tout regard d'autrui il peut écouter son moi et mieux se comprendre. Ainsi ce type de voyage, essentiellement à pied, offre-t-il un enseignement que nul livre ni expérience, comme le disait Alexandra David-Néel, ne sont capables d'engendrer. Il s'agit d'une connexion avec son être viscéral, « face à soi, plus que jamais contraint à se regarder, sinon à se voir, on plonge plus profondément vers son centre de gravité²⁶ ».

Le voyage pour Alexandra David-Néel donne un sens à sa vie (de femme), et donne sens à une écriture qui rend compte, jour après jour de ses recherches, de ses connaissances, de ses exploits. C'est grâce à cette équation entre l'écriture et le voyage qu'Alexandra David-Néel se dépasse un peu plus chaque jour. Écrire le voyage l'encourage inéluctablement à voyager à travers elle. En somme, l'écriture du voyage – à travers une correspondance – devient une véritable poésie de soi en plus de participer à la politique féministe de l'époque. L'épistolière se construit comme femme voyageuse, en mouvement vers une autre vie, la vie libre, la vie qu'elle a

25. Hélène Guy, « Le récit d'exploration. Émergence de l'exploration par l'écriture », in Pierre Rajotte (dir.), *Le Voyage et ses récits au XX^e siècle*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2005, p. 205.

26. Michel Onfray, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*. Paris. Le Livre de poche, 2007, p. 86.

Le voyage comme dérive identitaire

choisi de vivre. Les voyages et l'écriture (production littéraire et philosophique) deviendront sa devise de vie. Alexandra David-Neel ne cessera plus, jusque ses cent ans, de voyager et de travailler arduement sur ses livres. C'est peu après avoir renouvelé son passeport et avoir fêté ses 101 ans qu'elle s'éteindra parmi ses livres, ses documents et ses objets amassés tout au long de ses voyages, à Digne-les-Bains.